

***La Nouvelle Héloïse* et ses lecteurs d'antan et d'aujourd'hui**

Cet article prendra pour point de départ le fait que le nombre des lecteurs de *La Nouvelle Héloïse* est proportionnellement inverse au nombre des citations puisées dans le roman. Si *La Nouvelle Héloïse* a assurément sa place dans le canon littéraire, à certaines époques, l'intérêt porté par les lecteurs pour cet ouvrage semble considérablement baisser. L'œuvre de Rousseau est un exemple parfait pour illustrer comment la perception et l'attention des lecteurs peuvent glorifier une lecture pendant un certain temps et comment elles peuvent ensuite la mettre de côté. Le présent article proposera un parcours des éditions de *La Nouvelle Héloïse* depuis sa parution jusqu'à nos jours pour illustrer l'histoire, le « voyage » de ce roman dans le canon littéraire en France. Premièrement, il est nécessaire d'observer l'histoire de sa réception contemporaine, les critiques et, finalement, son interprétation à la lumière de la théorie de la déconstruction.

Rousseau, ayant vécu 14 ans à Paris, a décidé en 1756 de quitter la ville. Le 9 avril, il a déménagé avec sa femme, Thérèse à Montmorency, dans une petite maison près de la forêt où il avait déjà fait plusieurs balades avec son amie Mme d'Épinay. Il trouvait charmant le paysage intact qu'il appelle « Ermitage » dans les *Confessions* (Rousseau 1968). Les études philologiques portant sur la genèse de *La Nouvelle Héloïse* sont facilitées par le fait que les *Confessions* contiennent tous les détails de l'écriture et de l'édition du texte. C'est pendant ses heures de solitude que Rousseau a commencé à rédiger ces « songes » constituant une histoire sous une forme épistolaire. Ce travail durait déjà depuis un an quand Sophie d'Houdetot, l'amante de Jean-François de Saint-Lambert, a rencontré l'écrivain. Dans les *Confessions*, Rousseau avoue que Sophie était « l'idole de son cœur » (Rousseau 1968, 449). Cette rencontre était fructueuse parce que c'est grâce à elle que Rousseau a rédigé les cinq tomes contenant ces lettres. Les philologues pensaient pendant longtemps que c'était elle qui a servi de modèle à Julie, mais elle est arrivée en réalité bien plus tard, lorsque Rousseau avait déjà formé ses personnages. Il est cependant indéniable qu'elle avait une forte influence sur la fin du roman (Trousson 1993).

Le roman a paru en 1761 à Amsterdam, sous le titre de *Julie ou La Nouvelle Héloïse, Lettres de deux amants, habitants d'une petite ville au pied des Alpes. Recueillies par J. J. Rousseau*. Jusqu'en 1764, Rousseau a réédité son roman aussi en France qui a déjà contenu les deux fameuses préfaces et les estampes qu'il a lui-même choisies. Malgré la fin tragique, le roman a eu un tel succès que les imprimeries pouvaient à peine satisfaire les commandes. *La Nouvelle Héloïse* était tellement recherchée parmi les lecteurs que ceux-ci ont payé une fortune (un louis d'or) pour une heure de lecture, sans parler des rééditions et des éditions pirates datant de cette époque. À l'Académie, aux salons, aux journaux, on ne parlait que du roman de Rousseau. Des foules voyageaient au lac de Genève pour rechercher le domicile de Julie et de Saint-Preux. Rousseau a reçu des centaines de lettres,

contenant des félicitations mais parfois aussi les questions si Saint-Preux et Julie étaient de vraies personnes. Les premiers 30 ans après l'apparition du roman sont alors couronnés de succès, ce qui est prouvé par 60 éditions du roman et par 80 études qui ont été écrites jusqu'en 1789 (Trousson 1993 : 11-16).

Le secret de Rousseau

À travers nos expériences et connaissances littéraires d'aujourd'hui, on a peut-être du mal à comprendre les raisons du succès de *La Nouvelle Héloïse*. Pour comprendre la passion des lecteurs d'antan, il est nécessaire de connaître les conditions politiques, sociales, philosophiques et littéraires de cette époque. Dans son roman épistolaire, Rousseau a offert une image de la société de son temps qui voulait se libérer des cadres féodaux. Le motif de base du roman consiste dans la révolte contre la société ancienne, déterminée par des hiérarchies. La révolte de Rousseau s'exprime aussi dans le choix du genre littéraire. Écrire un roman épistolaire était un geste scandaleux pour un philosophe. Malgré son succès populaire, le roman épistolaire était un genre méprisé par théoriciens de son époque (Rousseau 2012 : 852-857). Il ne faisait pas partie des genres littéraires traditionnels et canonisés ni par sa forme ni par ses sujets, à savoir l'aventure, l'amour, le voyage. Les lecteurs pouvaient facilement s'identifier aux héros des romans épistolaires. Pourtant, *La Nouvelle Héloïse* – à côté des *Lettres portugaises* et de *Paul et Virginie* de Bernardin de Saint-Pierre – était populaire avant tout par sa vraisemblance. Rousseau a tout fait pour faire croire aux lecteurs que ce sont de vraies lettres qu'ils tiennent entre leurs mains. Il donne des informations ponctuelles sur les lieux, en outre, il se nomme comme éditeur. Ce qui a pu rassurer le public, c'est le fait que les héros ne semblent pas fictionnels, et que cette œuvre est capable de surmonter des clichés des romans épistolaires tels *Clarisse* et *Pamela* de Richardson. Servais Étienne, philologue et académicien belge, dans *Le genre romanesque en France depuis l'apparition de la Nouvelle Héloïse* (Étienne 1922), a éclairé le succès de Rousseau, en expliquant pourquoi ce roman diffère de ceux de ces contemporains. Il trouve que ce sont la nouvelle forme de représentation des sentiments, le nouveau ton, les personnages inattendus et le paysage inhabituel qui s'y voit décrit qui ont probablement émerveillé le public contemporain (Trousson 1993 : 11-12).

Rousseau a beau toucher le sujet typique de ce genre littéraire, à savoir l'amour impossible, il a lancé une nouvelle mode concernant l'expression de ce sentiment. C'est la révolte des sentiments et leur déclaration ouverte qui ont été étouffées pendant des siècles. Les héros de Rousseau, Saint-Preux et son élève Julie ne s'aiment pas que de distance, mais ils goûtent aussi le plaisir physique. Rousseau a dressé toute une liste de violation des tabous : le précepteur séduisant son élève, la fille perdue, les longs discours sur l'amour physique et sur le suicide. C'est ainsi que le comportement de Julie qui, en secret, entre dans une liaison avec son précepteur contre la volonté paternelle explose déjà les mœurs, et les cadres conventionnels des mariages arrangés du XVIII^e siècle.

Rousseau ajoute encore un coup au sujet déjà en lui-même scandaleux : son histoire ne se passe pas dans les grandes villes, mais ses héros vivent à la campagne, dans les montagnes suisses, loin des intrigues, loin des salons et des philosophes, et très proche de la nature intacte. Les tableaux pittoresques qu'il offre dans ses descriptions ont pu toucher le public contemporain car, jusque-là, la description des montagnes ne faisait pas partie de la prose. Pourtant, chez Rousseau, la description du paysage n'était pas un pur exercice d'écrivain car, dans son roman, les héros s'enfuient dans la nature contre l'emprise de leurs propres sentiments, et ces endroits (la forêt, le bosquet, la vallée) représentent alors, métaphoriquement, leurs âmes perturbées. À ce moment-là, la nature devient le miroir de l'âme humaine : il a donc fallu de la part des lecteurs une nouvelle manière de perception pour comprendre qu'un orage dans les montagnes est la métaphore du bouleversement de Saint-Preux ou de Julie.

Bien que Rousseau ait tenté de créer une image de la nature idéale et parfaite, il voulait décrire avant tout l'homme naturel qui n'avait pas encore été touché et déformé par les établissements et par la société. Les personnages de Rousseau, à commencer par les bonnes et les serviteurs jusqu'aux héros principaux, se caractérisent par les attributs de l'homme naturel (honnêteté, modestie). Avant d'écrire son œuvre *Émile ou l'éducation*, *La Nouvelle Héloïse* était le premier roman où Rousseau a essayé de dresser le tableau de la société sous la monarchie absolue avec l'homme innocent. Dans la deuxième partie de *La Nouvelle Héloïse* apparaît son essai de décrire cette société idéalisée. Après le mariage de Julie, son mari Wolmar et ses serviteurs s'installent à Clarens où ils vivent dans une communauté utopique. D'après l'analyse de Jean Starobinski (Starobinski 1971), il est évident que le nom de Clarens contient une allusion chez Rousseau : le nom « Clarens » renvoie à « Claire », à la clarté et à la pureté, à un monde et à une société sans secret et totalement transparent, à une communauté où tout le monde est égal, où l'un travaille pour l'autre. Bien que Wolmar dirige ce « mécanisme », les gens de la communauté le respectent comme leur père. Après ces passages idylliques, à la campagne, plusieurs familles nobles voulaient suivre le modèle de la communauté rousseauiste. Il propose ainsi un nouveau mode de vie qui a une forte influence sur les mœurs de son époque. Dans la littérature du romantisme européenne, toute une génération a reconnu et suivi Rousseau comme leur Maître d'écrivain. Chez Balzac, George Sand, Lamartine, Stendhal, Goethe, Pouchkine, l'influence rousseauiste, notamment celle de *La Nouvelle Héloïse* est indéniable.

En France, Rousseau avait des disciples qui l'ont traité comme leur maître. Lamartine a réécrit cette histoire sous le titre d'*Héloïse et Abélard*, Senancour dans *l'Aldomen* a souvent cité *La Nouvelle Héloïse*. George Sand a créé un monde romantique et rousseauiste à son manoir de Nohant. Les héros romantiques comme Tatiana de Pouchkine, Mme Bovary de Flaubert lisent aussi l'histoire de Julie. Byron, dans *Le pèlerinage de Child Harold*, raconte que son héros fait un pèlerinage en Suisse en cherchant le lac et la maison de Julie et de Saint-Preux. Rousseau est donc devenu un point de départ pour la génération suivante (Trousson 1993 :12-13).

À l'apparition de *La Nouvelle Héloïse*, les lecteurs furent extrêmement nombreux, et jamais ouvrage ne fit une sensation plus étonnante. Mais bientôt ils se trouvèrent partagés en deux classes, les gens de lettres et le public. Les gens de lettres rejetèrent, autant qu'ils le purent, l'effet de l'ouvrage ; le public s'y livra de bonne foi : il admira l'éloquence des passions, le beau portrait de Julie, la force et la grâce de la diction (Rousseau 2012 : 851).

Dans les feux de la critique

Le grand succès de l'apparition du roman a lancé un grand débat littéraire au XVIII^e siècle. L'Académie, les encyclopédistes, les philosophes (Diderot, Saint-Lambert) ont fortement attaqué Rousseau. Nous relevons à ce propos quelques opinions révélatrices, à commencer par celle de Friedrich Melchior Grimm qui écrit :

De tous les ouvrages dont le public s'occupe et se souvient, je ne vois pas qu'il en ait paru depuis longtemps un plus mauvais que *La Nouvelle Héloïse*. Soit qu'on le regarde du côté de la fable et de ses caractères qui font la partie de l'invention, soit qu'on le juge par l'exécution sur ses détails et son style, on trouve partout un auteur dépourvu de génie, d'imagination, de jugement, et de goût : tant il en coûte de se méprendre sur son talent (Rousseau 2012 : 852).

L'abbé Morellet remarque dans les *Mémoires* :

Héloïse est souvent une faible copie de Clarisse ; Claire est calquée sur Miss Howe. Le roman comme composition dramatique ne marche pas. Plus d'une moitié est occupée par des dissertations forts bien faites, mais déplacées, et qui arrêtent les progrès de l'action (Rousseau 2012 : 856).

Voltaire écrit en 1766 dans sa *Lettre de Docteur Pansophe* :

Vous avez barbouillé un roman ennuyeux, où un pédagogue suborne honnêtement sa pupille en lui enseignant la vertu ; et la fille modeste couche honnêtement avec le pédagogue ; et elle souhaite de tout son cœur qu'il lui fasse un enfant ; et elle parle toujours de sagesse avec son doux ami ; et elle devient femme, mère, et la plus tendre amie d'un époux qu'elle n'aime pourtant pas ; et elle vit et meurt en raisonnant, mais sans vouloir prier Dieu (Rousseau 2012 : 856).

Malgré toutes ces critiques, il nous semble que la raison de la perte de l'intérêt de roman réside ailleurs. Il ne faut pas oublier que vers 1761, le pouvoir politique de l'Église catholique est encore déterminant. L'Église a tout de suite réagi à l'apparition de *La Nouvelle Héloïse*. Les abbés et les prêtres argumentaient contre l'immoralisme du roman. Au centre de leur critique c'était le comportement vicieux de Saint-Preux et de Julie qui montrent un mauvais exemple aux jeunes filles et qui les encouragent à révolter contre la loi paternelle. Quant à la deuxième partie du roman, l'abbé Morellet a trouvé lui aussi que le mariage de Julie et ses attitudes religieuses avec lesquelles elle voulait cacher ses vices sont hypocrites. Mais le point le plus attaqué était le déménagement de Saint-Preux quand Wolmar l'a invité à vivre chez eux. Ils ont trouvé que la cohabitation des trois héros est dangereuse car elle donne une fausse image sur la vie familiale chrétienne.

Comme le remarque Raymond Trousson, le parcours du roman dépendait fortement de la critique catholique (Trousson 1993). Après la Révolution, entre 1820 et 1825 Rousseau était un écrivain interdit. Lire ses œuvres était tenu pour une

insubordination. Les 60 éditions parues jusqu'en 1800 commençaient à disparaître. En 1848, *La Nouvelle Héloïse* est presque inaccessible chez les libraires. À cause de la censure et du manque des rééditions, le roman est tombé dans l'oubli. En outre, il y avait un autre roman épistolaire apparu en Allemagne en 1791 qui a conquis la littérature européenne, c'était *Les souffrances du jeune Werther*. Le public, même Napoléon a lu plutôt l'histoire de Werther que celle de Julie. Le changement politique, social et esthétique a exigé d'autres types de romans. *La Nouvelle Héloïse*, par sa longueur des discours et sa polyphonie, ne pouvait plus servir les besoins des lecteurs qui avaient alors un autre type de perception du monde et des mœurs.

En 1904, pourtant, la *Société de Genève de J.-J. Rousseau* a cité à nouveau le roman comme un chef-d'œuvre. Vers 1920, Daniel Mornet a fini son étude sur *La Nouvelle Héloïse* et à la Sorbonne, on en parlait de plus en plus souvent aux séminaires universitaires. En 1929, la série *Grand Événement Littéraire* a choisi *La Nouvelle Héloïse* comme l'œuvre emblématique de Rousseau. Les littéraires essayaient de rétablir le statut de ce roman, en dépit de ces efforts, l'attention du public restait inchangée. Avec le temps, le canon littéraire a changé dans une telle mesure que *La Nouvelle Héloïse* est devenue démodée pour le grand public. Après Balzac, Zola, Stendhal et Flaubert, Rousseau est tenu pour incompréhensible et pathétique.

Il a fallu encore 30 ans pour que Jean Starobinski publie son étude grandiose : *La transparence et l'obstacle*. Il a consacré un long chapitre de l'ouvrage à *La Nouvelle Héloïse* qui a suscité l'intérêt des chercheurs. Grâce à lui, en 1960, la maison d'édition Garnier-Frères a réédité *La Nouvelle Héloïse*. C'est le moment où les théoriciens comme Paul de Man ou Jacques Derrida ont repris et réinterprété les œuvres rousseauistes. Dans *l'Allégorie de la lecture*, Paul de Man a dédié un chapitre de *L'allégorie* à *La Nouvelle Héloïse*. Derrida, quant à lui, rend hommage à Rousseau dans la *Grammatologie*. Au fur et à mesure, Rousseau devient un écrivain réhabilité, le nombre des conférences, des études portant sur lui augmentent. De nos jours, chaque année, des conférences et des colloques sont régulièrement organisés à Genève, à Paris, à Montmorency, à Neufchâtel où des chercheurs des quatre coins du monde éclairent les zones d'ombre des études rousseauistes.

La question qui se pose est la suivante : pourquoi ce sont seulement les dernières décennies où les chercheurs s'occupent de *La Nouvelle Héloïse* ? Qu'est-ce que cet ouvrage peut-il donner aux lecteurs d'aujourd'hui ?

250 ans après la première édition, les disciplines littéraires sont devenues neutres, tant du point de vue politique que religieux, les chercheurs étant exempts de tels types de préjugés. Ce point de vue neutre a permis de poser un nouveau regard sur *La Nouvelle Héloïse*. Dans la perspective de l'histoire de la littérature, ce roman n'a pas seulement renouvelé le genre du roman épistolaire, mais il a aussi influencé les mœurs, l'esthétique et le mode de vie. En plus, la définition du romantisme le caractérise également en ce sens-là, si l'on conçoit le romantisme comme un style non seulement artistique mais aussi philosophique, sociologique, esthétique, bref un mode de vie.

Quand Rousseau décrit la communauté de Clarens, il a une plume sociologique, quand il illustre le voyage exotique de Saint-Preux il est plutôt

scientifique, mais quand il fait ses longs discours sur la vertu, ses lettres contiennent de la philosophie, de l'esthétique et de l'éthique de l'amour. Ce n'est pas un hasard que pour l'analyse de la notion du désir, du plaisir et de la passion, Paul de Man a choisi *La Nouvelle Héloïse* comme l'un des plus importants textes pour la déconstruction.

La déconstruction et La Nouvelle Héloïse

La notion élaborée par Jacques Derrida, la dissémination caractérise l'homme du XX^e siècle dont l'entité se fragmente par le monde qui l'entoure. Sa question centrale est la suivante : de quelle manière l'homme grammaticalement disséminé peut se reconstituer par l'écriture (Derrida 1998). Dans les analyses qui suivront, nous utiliserons le terme « dissémination » comme la métaphore du personnage de Julie parce qu'à partir du début du roman, son entité est exposée aux transformations perpétuelles. La personnalité, dès qu'elle se construit, subit tout de suite une dissémination qui lui permet de se reconstituer, et cette reconstruction personnelle est le résultat d'un processus grammatical à en croire Derrida. La trinité grammaticale (le regard, la lecture et l'écriture) détermine et influence le caractère dont aussi celui de Julie. Au début de l'histoire, elle est encore dans une phase innocente, vivant en paix avec ses parents dans les montagnes suisses. Ses actes sont en harmonie avec ses principes jusqu'à l'arrivée de ce Saint-Preux, son précepteur. Par les descriptions, nous pouvons connaître les événements du passé, comme la première rencontre de Julie et de Saint-Preux. Dans la lettre IV, Julie remarque la fatalité de la vue:

Dès le premier jour que j'eus le malheur de te voir, je sentis le poison qui corrompt mes sens et ma raison ; je le sentis du premier instant, et tes yeux, tes sentiments, tes discours, ta plume criminelle, le rendent chaque jour plus mortel. (Rousseau 2012 : 804)

La perception physique provoque des sentiments vifs qui peuvent être reliés à la notion kantienne du sublime (Kant 2006). Le sentiment du sublime contient le plaisir négatif et aussi la peur comme en témoigne la citation. Le premier regard de Julie n'est pas un coup d'œil classique sur l'amour parfait. Chez elle, ce regard surpasse le sensualisme aveugle, dès ce moment, elle sait bien que ce regard, fatal et passionnant, ne laissera plus jamais tranquille son âme (Rousset 1989). Brièvement, nous pouvons identifier cet événement comme le premier pas vers la descente aux enfers de Julie. Le deuxième pas en est la lecture des lettres passionnées de Saint-Preux. La lecture apparaît déjà dans la première préface de l'ouvrage comme une source de pêchée : « Celle qui, malgré ce titre, en osera lire une seule page est une fille perdue. » (Rousseau 2012 : 49)

Julie reformule les mêmes pensées dans ses réflexions :

Je sentis mon cœur, et me jugeai perdue à votre premier mot.[...] Au lieu de jeter au feu votre première lettre ou de la porter à ma mère, j'osai l'ouvrir : ce fut là mon crime, et tout le reste fut forcé. Je voulus m'empêcher de répondre à ces lettres funestes que je ne pouvais m'empêcher de lire (Rousseau 2012 : 402).

Bien évidemment, l'acte de lecture ne mène pas immédiatement aux péchés, et il est nécessaire de faire le troisième pas : celle de l'écriture, qui est une fonction de création et de réalisation. Ce qui n'est pas écrit n'existe pas, suggère le roman, posant que toutes les allusions de l'existence se manifestent par l'écriture. Rousseau a créé un terrain de jeu littéraire où les lecteurs sont obligés à croire aux écritures, et ce jeu est renforcé aussi par le sous-titre : *La Nouvelle Héloïse, Lettres de deux amants, habitants d'une petite ville au pied des Alpes. Recueillies par J. J. Rousseau*. C'est la raison pour laquelle l'affirmation de Julie est doublement réelle : « Une fille sensible était perdue au premier mot tendre échappé de sa bouche » (Rousseau 2012 : 401).

L'écriture de Julie est un domaine de recherche tout spécial parce que par le changement de son style, elle essaie de modifier aussi son identité. Ce changement est souvent le résultat d'une bataille intérieure. Ces luttes sont visibles entre autres dans sa descente aux « enfers moraux » quand elle ne sait pas comment réagir sur les lettres de son précepteur. Chez Julie, l'écriture reflète entièrement son âme qui nous permet de suivre toutes les disséminations et reconstitutions substantielles de Julie. La deuxième grande dissémination dans le roman se situe au moment où Julie doit se séparer de son amant et accepter la volonté paternelle. Premièrement, elle n'accepte pas la décision de son père, mais après la mort de sa mère, ses remords l'obligent de sortir de cet amour fatal. Elle se marie donc avec Wolmar, l'ancien ami de son père, avec qui elle crée la communauté de Clarens. Elle écrit une longue lettre de séparation à Saint-Preux pour lui dire qu'elle regrette son passé et ses actes, et qu'elle est heureuse à côté de son mari. Le style et le contenu de cette lettre sont complètement inverses à ceux des lettres précédentes. Paul de Man, dans *L'Allégorie*, interprète ce passage comme la perte de narration, la perte du discours (de Man 1989). Chez lui, la dissémination est un acte linguistique où Julie change le discours amoureux en un discours religieux. Mais ce changement est aussi existentiel que linguistique. Paul de Man attire l'attention des lecteurs sur ses changements, car ils montrent le trouble et la dissémination psychologique de Julie.

Dans la deuxième partie du roman, Julie se reconstitue consciemment par l'écriture. Elle pense être guérie de ses passions et fait tout pour que son faux masque religieux devienne son vrai visage. Avec la perte du discours amoureux, pourtant, le fond de son existence se perd aussi, c'est la raison pour laquelle elle cherche un nouveau sens à sa vie : la vie vertueuse. Elle écrit de longues lettres pathétiques au nom de la vertu pour nier l'amour et la passion. Rousseau montre bien que ce masque n'est pas portable pour l'éternité, surtout s'il y a des sentiments étouffés. Il n'est(sup) portable que jusqu'au retour de Saint-Preux de son voyage. Quand il arrive, les feux reprennent leurs forces. Pendant un certain temps, Julie arrive à se convaincre de l'étouffement de ces feux morts, mais avec le temps, les souvenirs se réveillent. Le point culminant de la nouvelle dissémination de Julie est le voyage en bateau au lac et les moments passés dans le bosquet avec Saint-Preux. Ce voyage a une allusion mythologique : si les héros ne peuvent pas traverser le Styx, le fleuve des morts, ils meurent eux aussi. Rousseau utilise consciemment cette métaphore du voyage. Par le fait que Julie et Saint-Preux traversent le lac, ils se retrouvent dans le passé, au lieu du premier baiser. Comme Saint-Preux, dirigé

par ses passions, relance le discours amoureux, l'entité de Julie subit une nouvelle dissémination malgré toutes ses forces. Elle veut rester une femme fidèle, elle n'est pourtant pas capable de vivre dans ce triangle amoureux. Comme le suicide n'était pas acceptable pour les lecteurs de son époque, Rousseau a été obligé de trouver une fin moraliste. Finalement, il a créé une situation où Julie peut quitter la terre tout en restant vertueuse, en se libérant de ses sentiments ambigus. Elle sauve son fils tombé à l'eau, mais prend froid et, refusant la guérison, s'en va vers une mort choisie. C'est sur son lit de mort qu'elle écrit la fameuse lettre à Saint-Preux dans laquelle elle avoue ses passions. C'est la dernière dissémination linguistique de Julie où elle trouve son discours perdu et son existence originale. « Je me suis longtemps fait illusion. Cette illusion me fut salutaire ; elle se détruit au moment que je n'en ai plus besoin. Vous m'avez crue guérie, et j'ai cru l'être. » (Rousseau 2012 : 803)

La Nouvelle Héloïse aujourd'hui

L'œuvre de Rousseau est si riche qu'elle ne se prête pas uniquement à l'étude littéraire. Plusieurs disciplines (la sociologie, la philosophie, la psychologie) ont déjà analysé ce roman pour comprendre le monde rousseauiste. Les caractères de Rousseau sont aussi complexes que son roman, ce qui explique que les recherches modernes et postmodernes s'occupaient de leur psychologie (Paul de Man). En 2011, à Genève, un colloque était consacré à Julie, intitulée *Le modèle de Julie*. Au centre des interprétations se trouvait le modèle intertextuel de Julie et la dissémination de son personnage dans la littérature européenne. Il est presque impossible d'énumérer les directions de toutes les recherches actuelles. Les études psychanalystes du roman occupent sans doute toujours une place importante et se penchent sur les aspects suivants : la crise d'identité, le corps et le plaisir, les femmes et la sexualité. La sociologie s'intéresse avant tout à l'utopie de Clarens, qui est l'une des plus fameuses utopies littéraires. La construction de Clarens est en effet la quintessence de l'œuvre de Rousseau. Il y a intégré toutes ces idées sur la société parfaite : l'égalité, le partage des biens, l'abolition de propriété privée, la liberté.

À côté de la psychologie, la sociologie et la philosophie, les recherches philologiques classiques sont également courantes. Au CNRS, Nathalie Ferrand est la responsable des recueils des manuscrits et de l'édition critique (Ferrand 2011). Dans le monde entier, il existe plusieurs centres de recherche rousseauistes. Parallèlement au travail du CNRS, pour la fête du Tricentenaire de Rousseau, le groupe de *Rousseau Studies* a préparé l'édition critique de l'œuvre complète de l'écrivain en 2012, sous la direction de Raymond Trousson. Tant qu'en Europe, où l'on a célébré le tricentenaire de Rousseau, c'est dans les pays orientaux aussi qu'il est parmi les écrivains populaires, surtout en Chine et au Japon. C'est la raison pour laquelle la plupart des colloques internationaux rousseauistes avaient lieu en Asie, en changeant les centres des recherches mondiaux, anciennement européens.

Grâce aux recherches actuelles, le roman est un peu plus lu qu'il y a cent ans, mais il est encore très loin du succès connu lors de son apparition. *La Nouvelle Héloïse* demande des stratégies de lecture spécifiques. À travers ses longues confessions amoureuses, il faut apercevoir la qualité psychologique, philosophique

et esthétique de cette œuvre. Elle demande donc une vitesse plutôt modeste, allant de pair avec une attention vive et une perception aiguë pour comprendre le génie de Rousseau. Parce qu'il n'y a rien chez Rousseau qui ne soit pas moderne, et il n'y a rien dans la littérature moderne qui ne soit pas un peu rousseauiste.

UNIVERSITÉ DE PÉCS
doctorante
katinka144@gmail.com

BIBLIOGRAPHIE

DE MAN, Paul (1989). *Allégories de la lecture : le langage figuré chez Rousseau, Nietzsche, Rilke et Proust*, trad. par Thomas Trezise, Paris : Éd. Galilée.

DERRIDA, Jacques (1972). *La dissémination*, Paris : Seuil.

ÉTIENNE, Servais (1922). *Le genre romanesque en France : depuis l'apparition de La Nouvelle Héloïse*, Paris : Colin.

FERRAND, Nathalie (2011). « Un manuscrit retrouvé de La Nouvelle Héloïse », dans *LIAS. Journal of Early Modern Intellectual Culture and its Sources*, 38/02, December, 357-389.

KANT, Immanuel (2006). *Critique de la raison pure*, Paris : Flammarion.

ROUSSEAU, Jean-Jacques (2012). *La Nouvelle Héloïse*, Paris : Le livre de poche.

ROUSSEAU, Jean-Jacques (1968). *Confessions*, Paris : Librairie Larousse.

ROUSSET, Jean (1989). *Leurs yeux se rencontrèrent, La scène de première vue dans le roman*, Paris : J. Corti.

STAROBINSKI, Jean (1971). *Jean Jacques Rousseau: la transparence et l'obstacle : suivi de sept essais sur Rousseau*, Paris : Gallimard.

TROUSSON, Raymond (1993). « *La Nouvelle Héloïse devant la critique et l'histoire littéraires au XIX^e siècle* », dans Ourida Mostefai (éd.), *Lectures de La Nouvelle Héloïse*, coll. « *Pensée libre* », n° 4, Ottawa : Association nord-américaine des études Jean-Jacques Rousseau, 657-660.